

Pb – Il faut contextualiser cette scène en fonction de la situation politique, militaire et morale d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse, et en particulier après les événements de 428/427 à Mytilène et Platées. La guerre de Troie constitue un référent mythique commode, parce que connu à Athènes de tout le public, pour le faire réfléchir sur des problématiques qui LE concernent. Ainsi dans cette scène, le personnage d'Hécube, en apparence totalement étranger à l'univers démocratique athénien, parce qu'elle est reine, troyenne et barbare, doit être paradoxalement compris, malgré son étrangeté, comme symbolique des valeurs qui devraient encore être celles d'Athènes, et comme porte-parole d'un Euripide qui met solennement en garde ses concitoyens contre ce qui les menace s'ils perdent de vue ce qui a fait leur grandeur. Dans cette perspective, Euripide ne s'interroge pas sur le rôle politique, économique ou religieux de la femme dans la cité, mais plutôt sur ce qu'elle incarne de l'esprit athénien et sur l'espoir de plus en plus mince d'enrayer un processus tragique dans lequel la cité tout entière (et pas seulement ses femmes) semble malheureusement condamnée au pire.

I/ HÉCUBE : UN PERSONNAGE TRAGIQUE À L'OPPOSÉ DE LA FEMME ATHÉNIENNE ?

A/ Oui, si l'on considère le caractère extrême de son destin

- 1/ Un temps et des événements tragiques qui s'opposent au temps de la vie quotidienne du public
 - a) ce qui fait le quotidien d'Hécube actuellement, c'est **la violence et la mort**. En témoigne un important champ lexical, articulé autour de figures étymologiques et de polyptotes :
 - la violence : ἀποσπάσης, repris plus bas par ἀποσπασάντες.
 - le malheur : κακῶν
 - la mort : κτάνητε, ἀποκτείνειν, ἐκτείνετε (polyptote), τεθνηκότων, αἵματος.
 - b) les temps du texte indiquent d'ailleurs que **la tragédie n'est pas terminée pour les personnages**
 - l'aoriste en particulier est utilisé dans son double aspect de temps du passé (à l'indicatif), mais aussi de processus auquel on tente de mettre un terme (au subjonctif, exprimant la défense). D'où l'opposition en polyptotes entre ἀποσπασάντες (les Achéens ont effectivement arraché les femmes des autels) et μὴ ἀποσπάσης (tentative d'Hécube pour empêcher un nouvel arrachement). De même, οὐκ ἐκτείνετε (indicatif aoriste exprimant un fait) est prolongé par l'infinitif présent ἀποκτείνειν (la question continue à se poser) et par l'exhortation portant sur un avenir tout proche, au subjonctif aoriste : μηδὲ κτάνητε.
 - on peut aussi relever des indices temporels autour du cas particulier d'Hécube. Sa situation pré-tragique, κἀγὼ γὰρ ἧ ποτε, s'exprime avec l'imparfait non borné et l'adverbe de temps ποτέ. Mais la rupture tragique a été brutale, réduite à un seul jour, ἦμαρ ἓν, et s'exprime par l'aoriste qui à l'indicatif indique un événement passé et ponctuel : ἀφείλετο. De sorte qu'elle est à présent réduite au néant : νῦν οὐκ εἴμ' ἔτι (importance de l'adverbe de temps νῦν et de la négation disjointe οὐκ... ἔτι, qui amplifie l'antithèse).
 - or, comme nous allons le voir plus bas, une maxime généralise au-delà de son cas particulier sur les renversements de fortune, avec un infinitif futur πράξειν, associé à une négation, οὐδέ et à un autre adverbe de temps, αἰεί, qui concernent le futur destin des Troyennes, à présent esclaves, mais qui peuvent tout aussi bien s'adresser implicitement à Ulysse lui-même, qui connaîtra les pires difficultés pour rentrer chez lui, et aussi à Agamemnon, qui sera assassiné dès son retour (tout spectateur de la pièce le sait).
- 2/ Ce qui éloigne aussi Hécube du public athénien, c'est aussi qu'elle a perdu absolument tout ce qui fait l'identité et le rôle de la femme athénienne :
 - le cantonnement dans l'oἶκος, dont elle était la maîtresse et la gardienne : elle se trouve actuellement arrachée à sa cité et jetée sur les chemins de l'exil, ce que l'on mesure dans l'énumération de ce que représente à présent Polyxène : πόλις, βάκτρον, ἡγέμων ὁδοῦ.
 - le rôle de mère dans la communauté familiale. Menacée de perdre le seul enfant qui lui reste (μὴ μου τὸ τέκνον ἐκ χερῶν ἀποσπάσης), elle s'aperçoit que tous les liens familiaux sont à

présent bouleversés, puisque sa fille est devenue une τίθηνη, une mère nourricière, dans une totale inversion des générations.

- la position sociale : Hécube est à présent une esclave (δούλοις) soumise au bon vouloir de ses nouveaux maîtres, alors que la femme athénienne fait partie des femmes libres (ἐλευθέροις).

B/ Pourtant le changement d'énonciation dans la tirade interpelle tous les Athéniens

1/ Une structure parallèle témoigne de l'évolution des destinataires du discours

- l'extrait commence par une supplication d'Hécube à Ulysse à propos de Polyxène = tentative de persuasion concernant un trio de personnages (les trois qui sont en scène) : dans la partie traduite en haut du texte, puis dans les v.277 à 287, les personnes des pronoms et des verbes sont celles de la 1ère et de la 2ème du **singulier** (à relever). Il s'agit pour Hécube de persuader Ulysse de préserver la dernière relation familiale qui lui reste : d'où l'entrelacement des pronoms personnels ou démonstratifs de la 1ère et de la 3ème personne sur quatre vers : μου τὸ τέκνον / ταύτη γέγηθα / ἦδε μοι.
- Mais la supplication d'Hécube à Ulysse ne sera effective que si Ulysse parvient à son tour à persuader la foule : à partir du v.287, Hécube introduit un nouvel auditoire à persuader, l'armée achéenne (Ἀχαιικὸν στρατόν). A partir de ce moment-là, Hécube généralise en parlant des femmes (γυναῖκας) et en utilisant la 2ème personne du **pluriel** : ἐκτείνετε, ῥκτίρατε, ὑμῖν. Ulysse pourrait alors devenir une sorte d'avocat des Troyennes auprès de l'assemblée (démocratique ?) des Grecs qu'il s'agit de ramener à la justice à propos du sort de toutes les captives de guerre. Ce faisant, il est évident qu'Euripide glisse de la fiction mythologique à une réflexion politique à laquelle il invite tous les Athéniens, en 424 avant JC.

2/ Une *sententia* généralise d'ailleurs le propos sur la réversibilité des conditions

La mutabilité (μεταβολή) des affaires humaines (τύχη) devrait inciter tout puissant à ne pas tenter le sort. Οὐ τοὺς κρατοῦντας χρὴ κρατεῖν ἢ μὴ χρεῶν / οὐδ' εὐτυχοῦντας εὖ δοκεῖν πράξειν αἰεί.

- Ces deux maximes se caractérisent par la même forme lapidaire, au présent gnomique et au pluriel généralisant, avec des polyptotes (κρατοῦντας / κρατεῖν et χρὴ / χρεῶν), de fortes allitérations en gutturales + liquides et dentales [k / kR] et [t / d] et trois homéotéleutes en ει(v). Ces deux formules sont destinées à être *gravées* dans les esprits et les mémoires... des Athéniens qui font partie du public d'Euripide.
- Il s'agit d'un *topos* (lieu commun) de la tragédie, qui met en garde les mortels contre l'aveuglement et l'ὑβρις (la démesure). On en trouve de multiples variantes, par exemple dans la bouche de Cassandre (dans l'*Agamemnon* d'Eschyle : « *O néant des choses humaines ! Pour mettre le bonheur en fuite, la vue d'une ombre suffit.* ») ou encore à la fin de l'*Oedipe-Roi* de Sophocle : « *Regardez, habitants de Thèbes, ma patrie. Le voilà, cet Oedipe, cet expert en énigmes fameuses, qui était devenu le premier des humains. Personne dans sa ville ne pouvait contempler son destin sans envie. Aujourd'hui, dans quel flot d'effrayante misère est-il précipité ! C'est donc ce dernier jour qu'il faut, pour un mortel, toujours considérer. Gardons-nous d'appeler jamais un homme heureux, avant qu'il ait franchi le terme de sa vie sans avoir subi un chagrin* ».

C/ De sorte qu'Euripide établit clairement une relation d'équivalence entre toutes les femmes

La phrase qu'Ulysse est censé prononcer devant l'assemblée peut tout aussi bien s'adresser directement aux Athéniens : ἀποκτείνειν φθόνος [ἐστὶ] γυναῖκας ἅς τὸ πρῶτον οὐκ ἐκτείνετε ἀλλ' ῥκτίρατε.

La généralisation est permise par la formulation impersonnelle, φθόνος [ἐστὶ], la deuxième personne du pluriel et l'absence de détermination des femmes, γυναῖκας, qui peuvent faire référence tout autant à la prise de Troie... qu'à celle de Mytilène en 428/27. Les Athéniens ne pouvaient pas ne pas se souvenir du débat qui les avait agités au moment de décider du sort de la ville rebelle. Et associée à la *sententia* sur la réversibilité des conditions des puissants et des heureux d'un jour, cette phrase sonne comme un avertissement aux Athéniens eux-mêmes, si d'aventure ils subissaient un jour la défaite qui

a été infligée à Mytilène... ou à Platées.

On voit que le rôle d'Hécube est ici de rappeler que les femmes sont toujours l'élément le plus vulnérable d'une cité, à la merci de la cruauté ou du caprice des vainqueurs. Elles sont condamnées par nature à être des victimes, qu'il faut tenter à tout prix de protéger, parce qu'au-delà des fonctions qu'elles remplissent traditionnellement dans la cité et dont on ne saurait se passer, elles font partie de tous les êtres qui doivent bénéficier de la générosité des hommes qui prétendent représenter l'essence de la civilisation :

II/ L'INVOCATION DES VALEURS QUI FONDENT LA CIVILISATION... ATHÉNIENNE

A/ L'appel aux valeurs sacrées, en principe communes et contraignantes

Dans le chapeau (traduit) et la première moitié du texte, Hécube énumère des valeurs aristocratiques, que l'on trouve dans l'épopée (*Iliade* et *Odyssée*) et qui sont en principe contraignantes dans les relations interpersonnelles, le devoir moral et **religieux** :

- [ἀντίδοσις, χάρις] : ce sont les valeurs morales liées à l'échange de dons dans le cadre d'un service dont on a bénéficié et qu'il faut rendre à son tour (la ξενία en est un cas particulier). Poussant à l'extrême les valeurs d'hospitalité et/ou de pitié, Hécube a sauvé jadis la vie d'Ulysse et l'a traité en ami, alors qu'il s'était glissé dans la ville en ennemi : elle lui a accordé φιλία (amitié) et οἰκτιρμός (pitié). Elle peut donc à bon droit l'interpeller à présent : ὦ φίλε γένειον, οἴκτιρον. Il est censé lui rendre à présent la pareille.
- ἱκετεία, la supplication, est le rituel qui consiste à s'agenouiller, et à toucher la main de celui qu'on supplie (pour l'empêcher symboliquement de se détourner) et la joue ou le menton (pour l'empêcher de refuser). Hécube se soumet à cette humiliation, en principe contraignante si le supplié se sent tenu par l'αἰδώς, que l'on trouve dans le verbe αἰδέσθην, et qui implique le respect (et la pitié, οἴκτιρον) du suppliant qui s'abaisse ainsi. On remarque que la phrase d'Hécube est inspirée de celle qu'avait prononcée le vieux Priam, venu sous la tente d'Achille récupérer le cadavre de son fils Hector : cette référence, perceptible par une partie du public athénien, élevé avec Homère, a valeur de consécration : il s'agit de valeurs sacrées.

B/ L'appel à la pitié

En insistant sur son état présent et sa déréliction, Hécube tente aussi d'émouvoir son interlocuteur, fait appel à son humanité et à sa capacité d'empathie. La présentation conjointe de la vieille mère et du seul enfant qui lui reste oppose la masse des maux qui se sont abattus sur la reine ou des pertes qu'elle a subies (au pluriel, κακῶν, πολλῶν) au seul être encore susceptible de l'aider à vivre (τὸ τέκνον, ταύτη, ἥδε au singulier). L'énumération en asyndète de ce qu'a perdu Hécube et que représente encore Polyxène (πόλις, τιθήνη, βάκτρον, ἡγεμῶν ὁδοῦ) nous renvoie aux figures bien connues et pathétiques d'Andromaque faisant ses adieux à Hector dans l'*Iliade*, ou au couple d'Oedipe et d'Antigone sur le chemin de l'exil à la fin d'*Antigone* et au cours de la pièce d'*Oedipe à Colone* de Sophocle.

C/ Des valeurs aristocratiques revendiquées par l'Athènes de Périclès

1/ Il s'agit de valeurs aristocratiques à l'origine, qui fondent les relations interpersonnelles entre individus et surtout entre étrangers, que l'on doit accueillir et protéger contre toute agression extérieure, comme s'ils faisaient partie de son propre οἶκος. Elles permettent de garantir l'existence d'une communauté humaine.

2/ Or c'est de ces valeurs que Périclès s'est réclamé en 430 dans son oraison funèbre aux morts de la guerre : il a loué la générosité d'Athènes à l'égard de tous les inférieurs (cf document).

Ce texte présente donc une situation tout à fait paradoxale et irréaliste, mais particulièrement intéressante pour comprendre le fonctionnement du théâtre athénien : une femme barbare, mais caractérisée, dans l'espace mythique, comme une reine de grande noblesse à la fois sociale et morale, pouvant d'autant plus parler à égalité à Ulysse qu'elle lui a jadis sauvé la vie, en appelle aux valeurs archaïques qui garantissaient les bonnes relations interpersonnelles d'un οἶκος à l'autre, à la fois dans l'épopée mais aussi dans l'histoire, au point d'être récupérées

par la démocratie athénienne qui se vantait de la même excellence... Hécube parle donc ici au nom d'Athènes, pas seulement comme une femme athénienne qui pourrait un jour, en cas de défaite, en appeler ainsi à la pitié des vainqueurs, mais surtout comme la voix d'une Athènes qui pouvait, au moment du discours de Périclès, être présentée comme un parangon de civilisation et qui, une fois vaincue, serait en droit de réclamer en retour de ses vainqueurs la même manifestation de générosité.

Or la deuxième partie de l'extrait oblige à mesurer l'écart entre ce passé idéalisé et la manière dont actuellement va le monde, de sorte qu'Hécube devient aussi le porte-parole d'Euripide et de ses critiques acerbes contre la décadence du régime démocratique et le basculement du monde grec dans la tragédie et le chaos.

III/ DERRIÈRE LA TENTATIVE DE PERSUASION, UN VÉRITABLE RÉQUISITOIRE

C'est que dans la situation anachronique imaginée par Euripide, il ne suffit pas pour Hécube de persuader le seul Ulysse, puisque le sort des captives dépend à présent d'une masse populaire qu'il va falloir retourner à son tour. Mais outre le fait que ses remarques sont toutes implicitement critiques, il faut remarquer que sa demande se fait sous forme impérative (παρηγόρησον), ce qui convenait à la reine qu'elle était, mais plus à l'esclave qu'elle est maintenant. Elle tente donc d'utiliser le discours de manière impressive, ce qui peut ne pas être du goût d'Ulysse. Pour ces deux raisons, il y a peu de chances que sa demande soit exaucée par son adversaire dans cet *agôn* (mais elle sera nécessairement entendue par le public athénien, qui pourra en tirer matière à réflexion).

A/ ἀποκτείνειν φθόνος γυναῖκας βωμῶν ἀποσπάσαντες

La notion complexe de φθόνος désigne l'envie jalouse que l'on éprouve devant la réussite et le bonheur d'autrui, mais avec des nuances extrêmement importantes selon les cas. Ainsi, dans un sens religieux, il peut s'agir de la réaction des dieux devant les manifestations d'ὑβρις des mortels, et dans ce cas, φθόνος prend le sens de Némésis, la vengeance. C'est bien ici le cas : les Grecs, pendant la prise de Troie, ont arraché les femmes des autels (βωμῶν ἀποσπάσαντες), ce qui constitue un sacrilège épouvantable : Cassandre en particulier a été arrachée de l'autel d'Athéna par Ajax, qui l'a violée sur place. Tuer à présent ces femmes de sang froid ne ferait que redoubler l'ὑβρις.

L'ironie d'Hécube consiste d'une part à feindre de croire que les Grecs ont laissé ces malheureuses en vie par pitié (ὥκτίρατε), alors que justement la vie qui leur est à présent réservée est bien pire que si elles avaient été tuées ; et d'autre part à rappeler implicitement au public, qu'elle prend à témoin par la reprise du même verbe ἀποσπάσης, ἀποσπάσαντες, qu'Ulysse et plus généralement les Grecs se sont comportés pendant l'attaque - et continuent à se comporter à *froid* - comme des loups arrachant de jeunes biches des lieux où elles ont trouvé asile, βωμῶν, ἐκ χειρῶν (avec chaque fois un génitif et une préposition ἀπό / ἐκ qui indique l'origine, le lieu d'où l'on arrache quelqu'un). Elle menace donc les Grecs, à juste titre mais de manière encore implicite, de la justice divine, et suggère des retours de fortune qui effectivement empêcheront le retour tranquille de la plupart d'entre eux (cf Agamemnon, Ulysse, Ménélas, Ajax, et d'autres). Hécube (et Euripide) considèrent donc que **le cadre religieux devrait être contraignant pour la collectivité, mais constatent qu'il n'en est plus rien.**

B/ νόμος

Ce terme désigne ici de manière anachronique les lois qui fondent la démocratie athénienne, puisqu'Euripide lui associe l'adjectif ἴσος. Or depuis Clisthène, l'*isonomie* garantit en théorie l'égalité de tous les citoyens devant la loi. S'agissant de justice, Euripide fait probablement allusion aux lois sur l'ὑβρις qui protégeaient aussi bien les citoyens que les esclaves. Démosthène mentionne en particulier une loi selon laquelle on punissait celui qui avait tué l'esclave d'un autre : le maître pouvait poursuivre le meurtrier comme s'il avait perdu un fils ou un parent. Une autre loi protégeait les esclaves qui se réfugiaient dans certains temples, et au nom du droit d'asile, ces esclaves pouvaient être retirés aux maîtres qui les maltrahaient pour être revendus (cf le texte d'Ulpien en latin). Or Hécube et Polyxène étant esclaves, elles sont en principe protégées par ces lois [athéniennes].

Euripide utilise ici l'anachronisme pour superposer mythe et réflexion politique, et rappeler à ses concitoyens qu'**en dépit de ces lois, les Athéniens n'hésitent pas à traiter avec la dernière cruauté des prisonniers de guerre**, ce qui est contraire à leurs propres conventions et institutions.

C/ λόγος

La conclusion du discours d'Hécube est de loin la plus ironique envers Ulysse, et la plus critique envers l'évolution de la cité athénienne au cours de la guerre du Péloponnèse.

1/ Euripide caractérise en effet Ulysse, suivant en cela la tradition épique et tragique, comme un bon orateur capable de retourner les foules.

- Il a la réputation qui convient pour se faire entendre : ἀξίωμα
- et il peut persuader κἂν κακῶς λέγῃ, même si sa cause est mauvaise / même si ses arguments sont mauvais, sur la seule foi de l'autorité dont il dispose en tant qu'orateur.

2/ L'ironie consiste donc pour Hécube à affirmer qu'il a les moyens de persuader l'armée de faire grâce à Polyxène, alors qu'il vient de la persuader à l'aube du contraire : ce serait une **palinodie**. Or ses deux discours sont également susceptibles de rencontrer le succès. Euripide pense ici aux sophistes jongleurs de mots, qui étaient parfaitement capables de tenir tour à tour deux discours également éloquentes pour défendre des positions contraires. Cette critique n'est paradoxale qu'en apparence : Euripide a beau avoir reçu une éducation de sophiste, il ne fait pas bon marché de la vérité et de la morale. Il sait bien que toutes les opinions ne se valent pas, et en cela il s'oppose aux démagogues qui au gré des circonstances font balloter le peuple de telle opinion à telle autre.

Ouverture sur Athènes

Sur ce point, il rejoint Aristophane, qui dans les *Nuées* mettra en scène en 423 (donc très peu de temps après *Hécube*, qui date de 424) un dialogue entre le Discours vrai et le Discours trompeur : seule importe la capacité de persuasion ou d'attraction (σθένει), même si la vérité n'est pas respectée. On se rappelle que c'est justement cela qui intéresse Strepsiade quand il va voir Socrate pour lui demander des cours particuliers. Le pouvoir des démagogues est donc bien ce qui inquiète des dramaturges aussi différents qu'Euripide et Aristophane, qui se rejoignent au moins sur le fait que **la crise des valeurs est en train de faire perdre son âme à Athènes**. Elle n'aura à s'en prendre qu'à elle-même si un jour, vaincue à son tour, elle devra subir le sort qu'elle a réservé aux autres, sans plus considérer les valeurs d'humanité, de générosité et de noblesse dont la cité de Périclès était jadis si fière et qu'incarne pour l'instant paradoxalement Hécube, la reine « barbare ».

Ouverture sur Hécube

Cette scène est la première d'une série au cours de laquelle la vieille reine va progressivement prendre conscience du fait que l'ancien monde s'est irrémédiablement écroulé, et que **toutes les valeurs du passé sont à présent lettres mortes**, de sorte qu'après une métamorphose sociale (de reine en esclave) elle va subir une métamorphose morale radicale. Après avoir compris qu'Ulysse, en toute ingratitude, ne sauvera pas Polyxène, elle doit laisser partir sa fille au sacrifice ; mais le messager vient lui apprendre, quelques minutes plus tard, que Polyxène a su se montrer digne de sa race et a eu une mort héroïque. Le soulagement de la vieille mère est de courte durée : Hécube découvre bientôt sur la plage le cadavre de son dernier fils, Polydore, qui avait été mis à l'abri dans ce pays de Chersonèse de Thrace, sous la protection du roi Polymestor. Les lois de l'hospitalité (ξενία) auraient dû en principe protéger le jeune homme, mais le fourbe Polymestor l'a tué pour se faire bien voir des Grecs, dans l'espoir de récupérer les richesses de Troie. Hécube, désespérée, se tourne alors vers Agamemnon et lui demande de faire justice d'un tel crime ; mais Polymestor étant un allié des Grecs, Agamemnon craint des réactions hostiles de son armée. Devant une telle lâcheté, Hécube lui arrache au moins la promesse que si elle se venge elle-même, il tournera la tête et la laissera faire ; ce qui arrive. Jouant sur l'appât du gain de Polymestor, Hécube l'attire avec ses fils sous les tentes des Troyennes, où toutes ensemble ces faibles femmes tuent les enfants et arrachent les yeux du roi fourbe. Sous le coup de la douleur, **Hécube est devenue un monstre de sauvagerie** ; et Polymestor lui prédit qu'elle ne quittera pas les rivages de Chersonèse : **elle sera bientôt métamorphosée en chienne aboyante**. Désormais, le monde est en plein chaos.